

CONSIDÉRATIONS

N^o. 262.

SUR LE MARIAGE,

SOUS LE RAPPORT MÉDICAL;

THÈSE

*Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris,
le 16 décembre 1829, pour obtenir le grade de Docteur en
médecine;*

PAR FRÉDÉRIC-CÉLESTIN PLANTIER, de Nantes,

Département de la Loire-Inférieure.

Μητρα ζῶον ἐπιθυμητικόν.

PLATON.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n^o. 13.

1829.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.

MESSIEURS.

Anatomie.....	CRUVEILHIER.
Physiologie.....	DUMÉRIL.
Chimie médicale.....	ORFILA, <i>Examinateur.</i>
Physique médicale.....	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale.....	CLARION.
Pharmacologie.....	GUILBERT.
Hygiène.....	ANDRAL.
Pathologie chirurgicale.....	{ MARJOLIN.
	{ ROUX.
Pathologie médicale.....	{ FIZEAU.
	{ FOUQUIER, <i>Président.</i>
Opérations et appareils.....	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale.....	ALIBERT, <i>Examinateur.</i>
Médecine légale.....	ADELON, <i>Examinateur.</i>
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés.....	DÉSORMEAUX.
	CAYOL.
Clinique médicale.....	{ CHOMEL.
	{ LANDRÉ-BEAUVAIS.
	{ RECAMIER.
	{ BOUGON.
Clinique chirurgicale.....	{ BOYER, <i>Suppléant.</i>
	{ DUBOIS.
	{ DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens.....	DÉNEUX.

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, LALLEMENT, LEROUX, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

MESSIEURS

BAUDELOCQUE.
BAYLE.
BERRARD.
BLANDIN.
BOUILLAUD.
BOUVIER, *Suppléant.*
BRIQUET.
BRONGNIART.
CLOQUET.
COTTEREAU.
DALMAS.
DANCE, *Examinateur.*

MESSIEURS.

DEVERGIE, *Examinateur.*
DUBLED.
DUBOIS.
GERDY.
GIBERT.
HATIN.
LISFRANC.
MARTIN SOLOM.
PIORRY.
ROCHOUX.
TROUSSEAU.
VELPEAU.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE,

ET

A MA MÈRE.

Gage d'amour filial.

F.-C. PLANTIER.

A. M. G. P. R. E.

RT

A. M. A. M. E. R. E.

Case down that

E. G. PLANTING

CONSIDÉRATIONS

SUR LE MARIAGE,

SOUS LE RAPPORT MÉDICAL:

LE médecin, dans sa pratique, est souvent interrogé pour savoir si tel ou tel individu peut ou doit se marier. La cause en est qu'il y a un grand nombre de maladies qui sont plus ou moins heureusement influencées par le mariage, et desquelles le vulgaire se doute. Un médecin inexpérimenté serait donc très-embarrassé en cette occurrence, s'il ignorait cette partie de son art; il doit donc ne pas en négliger l'étude. Aussi ai-je pensé qu'elle était bien digne de faire le sujet d'une thèse; et, quoiqu'elle fût semée de grandes difficultés pratiques, je l'ai adoptée, comptant, il est vrai, sur l'indulgence de mes juges. Je commencerai donc par indiquer l'âge auquel l'homme et la femme sont le plus aptes à contracter alliance ensemble; puis je passerai en revue les différentes maladies que le mariage peut guérir, celles qu'il peut engendrer, et celles enfin qui, médicalement parlant, exigent son interdiction. Nous observerons cette distribution autant que possible, car quelquefois nous pourrions chevaucher pour ne pas trop couper la dissertation.

L'âge auquel l'homme et la femme peuvent se marier a toujours beaucoup occupé les législateurs, tant cela importe à la beauté de

l'espèce humaine et à la gloire des états : ainsi les Germains se mariaient fort tard ; à Sparte, l'homme ne se mariait qu'à trente ans , et la femme qu'à vingt-cinq. Les Athéniens et les Romains , au contraire , pouvaient se marier dès la puberté , et même un peu avant. Cette différence n'était motivée que sur des raisons politiques , et non d'après les lois de la nature ; les uns avaient besoin d'hommes pour faire la guerre , et les autres voulaient accroître la population. Cet âge , en effet , ne doit varier que suivant l'époque de la puberté , qui change dans les différens climats : sous la zone torride , où la puberté arrive de très-bonne heure , le mariage est permis à un âge auquel en France les sujets ignorent encore ce qu'ils sont : ainsi les Malaïes sont déflorées à dix ans ; les femmes de l'Asie , en deçà du Gange , sont mères à neuf ans. (*Chardin*, Voyage en Perse.) Dans le nord , la faculté de procréer est plus tardive , ce n'est guère que de vingt à vingt-cinq ans que la femme peut concevoir. Cependant cette règle n'est pas absolue ; car on voit des Samoïèdes , des Ostiaques , des Kalmouques , des Lapones , mères aussitôt que sous notre latitude.

En France , ainsi que dans les autres pays tempérés , les femmes sont pubères vers leur treizième année , et les garçons vers leur quinzième ; mais les lois , pour prévenir l'énervation des sujets , ne permettent le mariage qu'à quinze ans pour les filles , à dix-huit ans pour les garçons ; mais ceux-ci , par des raisons sociales , ne se lient guère que de vingt-quatre à trente ans : aussi M. *Fodéré* désirerait-il que l'homme se mariât aussitôt la puberté , pour prévenir de funestes habitudes qui , poussées assez loin , finissent par dégoûter du mariage et consumer le sujet ; mais ce savant professeur , ne craignant pas le même écueil pour les filles , voudrait qu'elles ne se mariassent qu'après leur entier développement , c'est-à-dire de dix-huit à vingt ans.

Maladies que le mariage peut guérir ou prévenir.

Parmi les maladies qui sont le plus efficacement influencées par le mariage, la chlorose tient peut-être le premier rang : affection commune qui détruit si cruellement l'éclat des jeunes filles. Il n'est pas rare, en effet, de voir une jeune personne, bien portante jusqu'à l'apparition du flux menstruel, ou même deux ou trois ans après qu'il a coulé, perdre tout à coup son appétit, avec sa gaîté habituelle. Dès-lors, tout l'ennuie, tout lui est à charge; elle ne recherche que la solitude; de douce qu'elle était, elle devient irascible, colère; son aimable coloris et son embonpoint sont remplacés par la lividité et la maigreur. D'autres fois, ses règles marchant convenablement, arrivée à l'âge de vingt et quelques années, ne se mariant point, pour des raisons plus ou moins plausibles, la jeune fille est prise d'un fatal ennui; la maison paternelle est pour elle un lieu de servitude; elle ne voit plus qu'un avenir sinistre; ses amies mariées redoublent ses chagrins : alors, trouble dans les digestions, pica, gastrite chronique et toutes les anomalies du flux menstruel. Sa beauté s'en va, et avec elle l'espérance de conquêtes, qui jusque là l'avait soutenue; sa peine va toujours croissant, comme le désordre de ses fonctions. Aucun remède alors, pour arrêter ce torrent de ravages, n'est plus salubre que l'union conjugale. Le père de la médecine lui-même nous en donne ce précepte : *Ego sum autor ut virgines, hoc malo (chlorosi) laborantes, quam celerrimè cum viris jungantur iisque cohabitent.* Un amant, en effet, se présente-t-il, est-il accepté, la joie renaît, et de là une grande amélioration dans l'économie; le mariage suit, la jeune fille est au comble de ses vœux. Elle tient un rang dans la société, elle est affranchie du toit paternel, elle est indépendante. Quoique toutes ces circonstances ne soient pas la chose capitale dans le mariage, elles contribuent cependant beaucoup à rappeler la santé. Enfin l'utérus, qui a de si grandes connexions avec les autres organes, est tiré de son oisiveté funeste, et l'équilibre est établi d'une manière fixe

et durable. La jeune fille reprend sa gaîté, son appétit, son embonpoint, et tous ses maux sont guéris.

Des exemples de semblables guérisons ne sont point rares : M. *Quesnel*, dans sa Thèse sur la continence, soutenue en 1817, nous en fournit un très-beau, que nous rapporterons ici.

Une jeune demoiselle, âgée de dix-sept ans, étant sur le point de s'unir à un jeune officier, des raisons majeures entravèrent leur mariage; les parens s'y opposaient formellement. Aussitôt elle éprouve un état de langueur, qui s'accroît journellement; elle est tourmentée par de violens maux de tête, par un embarras gastrique muqueux; il survient une légère bouffissure de la face; les paupières sont cernées, les yeux battus : la peau, qui était vermeille, devient pâle et plombée; elle finit par prendre un aspect jaunâtre, comme dans l'ictère. La sclérotique n'avait point participé à cette coloration générale du corps; elle était, au contraire, très-blanche. Les hypochondres étaient douloureux et tendus, les règles suspendues, les déjections difficiles et accompagnées de cardialgie. Cette maladie fut inutilement combattue par tous les moyens de l'art, et la jeune fille eût probablement succombé à cet état de dépérissement, si les parens n'eussent consenti à leur union.

Pour se rendre compte des précieux effets du mariage dans cette maladie, on peut regarder celle-ci comme provenant de deux sources : ou la jeune fille est d'un tempérament lymphatique, ou d'un tempérament bilioso-sanguin. Dans le premier cas, la chlorose survient par défaut de forces vitales; alors le mariage, ou plutôt le coït et les plaisirs du ménage, qui doivent être rangés dans la classe des remèdes excitans, concourt puissamment, et même victorieusement, à donner aux organes l'énergie dont ils ont besoin; et de là la santé.

Dans le second cas, si la jeune fille est à passions vives, d'un caractère bouillant, elle désire avec ardeur les embrassemens d'un époux; tout son corps frissonne à l'aspect d'un jeune homme, elle le dévore des yeux; seule, elle ne pense qu'à l'objet désiré qu'elle a

vu. L'utérus est dans un état d'éréthisme continu; enfin il finit par tomber dans un état de collapsus, et la chlorose survient. Le mariage, cet excitant souverain et naturel, vient encore le ranimer, et, avec lui, la vie, près de s'éteindre dans tous les autres organes.

La leucorrhée peut aussi être guérie par le mariage; tous les autres remèdes échouant, celui-ci, selon toute probabilité, sera très-efficace, si surtout une grossesse survient. Mais, comme on doit toujours l'espérer, à moins que l'âge ne s'y oppose, les femmes stériles étant en bien petit nombre relativement aux fécondes, le médecin ne doit pas hésiter à conseiller ce remède; *Pinel* en cite un exemple bien remarquable: il s'agit d'une femme de dix-neuf ans guérie de flueurs blanches par le mariage et la grossesse. On conçoit facilement cet effet, en songeant à la commotion que produit dans toute l'économie cette fonction.

Les dérangemens dans la menstruation ne sont pas moins salutairement influencés par ces précieux remèdes. Le célèbre *Mauriceau* rapporte une observation curieuse de guérison de ce genre. « Le 1^{er}. décembre 1684, dit-il, j'ai accouché une femme de vingt-un ans, de son premier enfant, qui était un garçon gros et robuste, nonobstant qu'elle n'eût vécu, durant le cours de sa grossesse, que de fruits verts en excessive quantité; mais, ce qui est de plus remarquable, est que cette femme avait eu les menstrues dès l'âge de douze ans, dont elle avait continué, tous les mois, d'avoir une évacuation très-réglée, durant trois années; après quoi, ayant eu grande fâcherie, elle en eut une entière suppression, durant cinq années, pendant lesquelles elle fut presque toujours incommodée et en continuelle langueur, urinant très-peu, et rendant même quelquefois ses urines toutes noires; mais, ensuite de tout ce temps-là, s'étant mariée, et ayant eu une seule fois dans le commencement de son mariage quelques gouttes de sang menstruel, elle devint grosse incontinent après; ne pouvant le croire, ayant eu de la peine à se persuader qu'elle eût pu devenir grosse, vu toutes ses infirmités passées, dont elle fut entièrement guérie par le mariage,

qui lui servit d'un remède salulaire. » Cette observation est très-intéressante, en ce sens qu'elle montre la plus grande influence que le mariage, surtout quand il est fécond, peut avoir sur la menstruation. Du reste, l'effet du coït et de la grossesse se conçoivent encore très-bien dans cette maladie, car c'est toujours une vive commotion donnée à la machine humaine dont les rouages sont dérangés.

Nous pouvons ajouter, en outre, que toutes ces petites maladies qui affectent les jeunes filles fortement constituées, comme les migraines, l'odontalgie, le ptyalisme, les gastrodynies, les névralgies simulant le rhumatisme, la goutte, etc., trouvent leur remède certain dans le mariage. Toutes ces maladies sont produites le plus souvent par l'avidité impatiente de l'utérus, qui est un animal furieux et insatiable. Quelquefois cet érétisme de la matrice produit des maladies surprenantes; *Baillou* rapporte celle-ci : *Huic virgini adeò os uteri totaque vulva hiabat, ita ut vix quiquam credere posset : quo medici colligebant præcipuam mali causam in Veneris appetitione consistere ; et naturam isto uteri hiatu satis indicare quodnam tam longi mali remedium aptum futurum esset. (De Morb. virg., cap. 7).*

Les observations d'hystérie guérie par le mariage, fourmillent dans les auteurs. *Lanzonius, Forestus, Schmidius, Levret*, etc., en citent un grand nombre, et généralement tous les médecins sont d'avis sur son efficacité. Voici un fait que nous devons à *Schmidius*. Une jeune fille, à la fleur de l'âge, éprouvait de temps à autre des douleurs très-vives dans l'abdomen; elle restait quelquefois sans mouvement et sans connaissance; tout son corps était affecté de roideur tétanique; d'autres fois ce spasme n'affectait que les bras, les mains et les pieds: elle éprouvait des convulsions partielles ou générales; ses membres s'agitaient de côté et d'autre; le dos s'arquait en voûte, de manière que sa tête touchait presque à terre. Elle se marie à un jeune homme, et guérit radicalement. Tout le monde connaît cette observation de *M. Esquirol*, citée dans le Dictionnaire des sciences médicales, article *Contenance*: cette jeune fille, que ce médecin, après l'avoir traitée long-temps infructueusement pour cette maladie,

rencontra un soir au coin d'une rue, dans un quartier de Paris , et sur la question : *que faites-vous là* , lui répondit : *je me guéris*. Effectivement , après dix mois de son vil métier, et après avoir eu deux fausses couches , elle fut entièrement rétablie , et reprit une conduite sage et exempte de tout reproche. M. *Louyer-Villermey* cite aussi un grand nombre de faits analogues. C'en est assez pour prouver l'efficacité du mariage sur l'hystérie. Des jeunes filles ; en effet, d'un tempérament trop ardent , pouvant être prises de cette affection , produite par la privation du coït, en sont guéries par son usage ; et même la grossesse semble assurer la guérison, suivant l'oracle de Cos, *si enim conceperint, convalescent*. Le praticien éclairé doit donc , voyant une jeune fille en proie à cette cruelle maladie , engager les parens à lui trouver un époux. Il est probablement inutile de dire que , si la maladie était trop violente, le médecin devrait commencer par la calmer.

Le mariage n'est pas moins utile contre la nymphomanie, maladie qui , comme on sait , dépend de l'amour violent non satisfait. Ce résultat s'observe surtout chez les jeunes filles d'une constitution bilioso-nerveuse. On est encore, sur cette affection, d'une opinion assez générale. *Hoffmann* conseille d'unir les malades à un homme jeune et vigoureux , *viro juveni ac valido conjungantur*. ZACUTUS LUSITANUS, à ce sujet, s'exprime ainsi : « Il est certain que le mariage est le meilleur remède contre la nymphomanie , et c'est en vain qu'on emploie le plus souvent les moyens médicaux, comme les saignées répétées, les réfrigérens , les boissons délayantes , les doux purgatifs , les bains , le petit-lait, les potions et les émulsions. » *Mathaus, Sauvages*, etc. , pensent pareillement. Pour citer un cas de guérison, il n'y a que l'embarras du choix ; *Ambroise Stegmann* en rapporte un très-remarquable , que voici :

Une fille, âgée de trente-trois ans , d'un tempérament bilieux , et habituée aux travaux champêtres , ayant appris que l'homme auquel elle était promise s'était engagé, en fut si désolée, qu'elle en devint mélancolique. Celui-ci étant venu lui faire ses adieux , aussitôt elle

se montre en public nue et portant ses mains sur ses parties sexuelles, et représentant dans toutes ses actions une bacchante effrénée. Les parens et les magistrats, effrayés de cette folie, la firent renfermer, afin qu'on lui prodiguât toute espèce de soins. Toutefois, la fureur se maintenant au même degré, la malade provoquait aux assauts amoureux, du geste et de la voix, tous les individus qui s'offraient à sa vue, entremêlant à chaque instant à des discours décousus les propos les plus obscènes. Privés de sommeil, et oubliant de prendre des alimens, elle se rappelait continuellement son amant et s'offrait partout en sacrifice. *Stegmann*, ayant été consulté, conseilla le mariage, et l'officier sous lequel servait l'amant, y ayant consenti, cette nymphomane ne tarda pas à recouvrer sa première santé; seulement elle resta sujette à de violens maux de tête. (Obs. 11).

On voit, d'après cela, combien quelquefois l'entêtement des parens peut causer de maux à leurs filles, et que la conduite du médecin appelé près de la malade et découvrant la cause du mal, n'est pas difficile à tenir; le mariage sera souvent le principal remède qu'il conseillera.

Le mariage n'est cependant pas un remède qu'on doive toujours employer; car si la maladie tenait à des excès d'onanisme ou de coït, ou si les organes génitaux étaient violemment affectés, l'alliance conjugale ne serait pas proposable. Du moins, dans ce dernier cas, il faudrait d'abord guérir les parties. Il est à remarquer, en outre, que le coït peut quelquefois ne pas guérir, et même être funeste: *Chambon* en cite un exemple. D'autres fois le mariage, suivant *Bienville*, ne guérit que par plusieurs grossesses. Cependant on peut toujours dire en général, et des faits le prouvent, que la nymphomanie peut être guérie d'une manière certaine par l'acte générateur.

Il paraîtrait que ce remède pourrait aussi être efficace contre l'aliénation mentale. *Svenk* rapporte qu'une Italienne, sortie de chez elle dans un accès de folie, était entrée dans une maison où plusieurs soldats la firent servir à leurs plaisirs, et qu'elle recouvra la raison au milieu de leurs embrassemens. Cependant le mariage ne pourrait guère

être proposé , car existant très-peu d'observations de ce genre , l'autre conjoint serait trop exposé au malheur d'avoir sa moitié toujours folle. Aussi la sagesse des lois a prévu de tels accidens. Quant au coît hors du mariage , la morale ferme la bouche à l'homme de l'art. D'ailleurs certains médecins , et M. *Fodéré* est du nombre , pensent que cet acte ne ferat qu'augmenter les travers de l'esprit.

Puisque nous sommes sur le chapitre de la folie , nous dirons de suite que le mariage en est peut-être un préservatif ; car , d'après les observations de M. *Desportes* , faites à la Salpêtrière , il résulte que sur dix-sept cent vingt-six femmes aliénées , neuf cent quatre-vingt-six sont célibataires , deux cent quatre-vingt-onze sont veuves , trois cent quatre-vingt-dix-sept seulement sont mariées (ainsi plus de la moitié est célibataire , et plus de deux tiers sont privés d'époux) ; sur sept cent soixante-quatre hommes aliénés , quatre cent quatre-vingt-douze sont célibataires , cinquante-neuf sont veufs , et deux cent un sont mariés. (Même observation que pour les femmes). D'un autre côté , comme le remarquent MM. *Roche* et *Samson* , « en général les vieux garçons sont pleins de manies , et les vieilles filles acariâtres » ; ce qui est une sorte d'altération des fonctions cérébrales.

L'épilepsie , étant une affection résultant assez souvent , chez les jeunes sujets , d'excès de masturbation ou de continence , nous pensons que le mariage pourrait être conseillé avec quelque chance de succès , d'autant mieux que des cas de guérison ne sont pas sans exemple. *Lanzoni* , de Ferrare , rapporte l'histoire d'une veuve qui était devenue sujette à de fréquens accès d'épilepsie depuis la mort de son époux , et qui recouvra sa raison par un second hymen. On en voit un pareil exemple dans le Recueil périodique de la Faculté de médecine (t. 6 , p. 230). Mais , dans de pareils conseils , il ne faudrait pas oublier les remarques de *Dehaën* , que cite *Pinel* dans sa Nosographie : « Une jeune fille , qui a ouï dire que le mariage a quelquefois guéri l'épilepsie , joue cette maladie pour qu'on la marie.... Et il est souvent très-difficile de découvrir la fourberie. »

Quelquefois des femmes d'un tempérament ardent sont exposées ,

avant le mariage, à des hémorrhagies nasales ou d'autre espèce; et l'on conçoit très-bien quelle influence le mariage peut avoir sur elles. On voit souvent de telles guérisons sur les deux sexes. *Chambon* cite l'observation d'une femme guérie, par le mariage, d'épistaxis accompagnés de convulsions. Il cite, de plus, un fait très-curieux d'une femme affectée de perte utérine, guérie momentanément par la grossesse, et revenant après l'accouchement.

« Une dame, âgée de trente ans, dit-il, d'un tempérament bilieux, mère de treize enfans, dont deux jumeaux, était sujette à des pertes depuis la première menstruation. Aucun remède n'avait pu la guérir, la grossesse seule en était capable; aussi elle était extrêmement faible et décolorée; elle s'apercevait, dès le premier ou deuxième jour, qu'elle était enceinte, par la suppression de son écoulement ordinaire; et dès-lors elle recommençait à reprendre son embonpoint et ses couleurs, elle sentait ses forces augmenter à mesure que son enfant croissait; et après avoir eu la plus heureuse grossesse, elle accouchait à terme. Huit jours après l'écoulement des lochies, les règles recommençaient à paraître, et continuaient de couler jusqu'à une nouvelle grossesse, à laquelle elle se hâtait d'avoir recours, comme à son unique remède. »

Cet exemple fait assez voir l'influence qu'a la grossesse sur l'hémorrhagie utérine; mais l'effet qu'on observe chez cette femme est une particularité tenant à son organisation, qui est loin d'établir une règle. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que le devoir conjugal et la grossesse peuvent supprimer des hémorrhagies accidentelles.

Quoique les Spartiates défendissent le mariage aux scrophuleux, il est, pour leur santé, très-rationnel de le leur permettre. *Warton* en donne le conseil, *juvenes cælibes strumosi fiunt, postea verò matrimonio spontè curantur*; et de plus il a confirmé ce précepte par un grand nombre d'exemples. Les scrophules, en effet, se guérissent par les toniques, les excitans, les distractions et le contentement d'esprit : et comment agit le mariage sur l'économie animale, si ce n'est en excitant tout l'organisme, tant par l'acte reproducteur que par le plaisir

de posséder ce qu'on chérit ? M. *Bousquet* en rapporte un cas de guérison qui mérite certainement d'être cité.

« J'ai connu , dit-il , dans une petite ville de province , une famille composée de trois sœurs , chez lesquelles , dès le bas âge , l'affection scrophuleuse s'était manifestée avec tous les symptômes qui la caractérisent. Cette maladie avait été combattue en vain par tous les moyens que l'on peut mettre en usage dans des circonstances semblables ; elle avait résisté aux changemens favorables que la puberté introduit dans l'économie , et tout semblait annoncer qu'elle était incurable. Cependant l'aînée des trois sœurs , mariée à l'âge de dix-neuf ans , se trouva complètement guérie à l'occasion d'une première grossesse qu'il lui fut possible de contracter six mois après l'époque du mariage. La plus jeune , qui a contracté les mêmes engagemens , dès l'âge de dix-sept ans ne conservait plus aucune trace de la maladie après deux ans de mariage ; mais leur sœur , restée auprès d'un père infirme qu'elle affectionne , et victime d'un dévouement digne d'un meilleur sort , offrait encore , à l'âge de vingt-six ans , la dernière fois que je la vis , tous les symptômes de la maladie écrouelleuse. Une vaste carie s'était développée à l'extrémité inférieure du fémur gauche , dans son articulation avec le tibia ; l'une des glandes maxillaires était en suppuration. Tout l'arsenal de la pharmacie avait été épuisé. » Cet exemple , qui nous donne en quelque sorte l'épreuve et la contre-épreuve , est fait pour enhardir le médecin à conseiller le mariage dans cette maladie. On ne peut pas objecter que les scrophuleux exposent leur conjoint à gagner leur affection ; car il est prouvé , par les expériences de *Kortum* , qui inocula les scrophules à des enfans ; par celles d'*Hébréard* , qui les inocula à plusieurs reprises à de grands chiens et à d'autres animaux , que cette maladie ne se communique pas , pas même par l'acte générateur. La seconde objection serait que le médecin perpétue la maladie , qu'elle est héréditaire. Elle est héréditaire , c'est vrai ; mais elle ne l'est pas inévitablement , surtout si les parens , avertis par eux-mêmes , prennent les précautions hygiéniques convenables pour les en préserver. J'en reviens donc à ma première

conclusion , que le médecin doit conseiller le mariage aux scrophuleux.

La phthisie pulmonaire, n'étant qu'une variété des scrophules , puisqu'alors les tubercules siègent dans les poumons au lieu d'être dans les glandes lymphatiques , doit-elle faire conseiller le mariage ? Certainement, quand elle existe, les plaisirs de Vénus ne feraient qu'avancer l'heure dernière du malade ; tous les médecins sont d'accord sur ce point. Mais quand il n'y a qu'imminence , c'est-à-dire, disposition prochaine à la phthisie , le mariage convient-il ? M. *Gyraudy* pense qu'il est nuisible, dans ce cas, aux individus irritables et exposés aux inflammations, et qu'il peut être utile dans des conditions opposées. Cette proposition nous semble physiologique. Pour la première partie, tout le monde semble d'accord. Cependant elle ne paraîtrait pas être si absolue, (tant la médecine admet peu de propositions absolues) ! car on voit quelquefois de jeunes personnes d'un tempérament ardent, ne se mariant point, finir par présenter les avant-coureurs de la phthisie , puis la phthisie déclarée. Or, on sait que le célibat paraît prédisposer à cette affection ; alors si, dans l'imminence de la phthisie, on marie la jeune fille, toutes les alarmes se dissipent souvent rapidement. Le mariage pourrait donc être quelquefois salutaire chez les sujets mentionnés dans la première partie de cette proposition ; dans la seconde, il devra l'être plus souvent : car, quels sont les individus opposés aux premiers ? ce sont ceux d'un tempérament lymphatique , c'est - à - dire ceux exposés le plus aux scrophules. Les scrophules ne prédisposent-elles pas à la phthisie pulmonaire ? et pour préserver des scrophules ne conseille-t-on pas les excitans ? Et comment agit le mariage, si ce n'est, comme déjà nous l'avons dit, en excitant l'organisme ? Dans le traitement des phthisiques, on distingue, pour ordonner l'air de la campagne, les sujets d'une constitution irritable et spasmodique, et ceux qui sont lymphatiques. Qui empêcherait de faire la même distinction pour le mariage ? D'ailleurs on voit assez souvent dans le monde des individus lymphatiques, toussant souvent, éprouvant des douleurs dans la poi-

trine, des céphalalgies, des coryzas, etc., se marier et consolider leur santé. Il serait donc faux de dire que le mariage ne convient jamais aux individus prédisposés à la phthisie pulmonaire.

Quand nous permettons le mariage à quelques individus menacés de phthisie, nous défendons fortement la vœu-vague aux jeunes gens ainsi prédisposés; car, bien différente de la sainteté du mariage, elle irriterait les uns, affaiblirait les autres, et avancerait chez tous l'invasion de cette funeste maladie.

Une autre raison qui fait défendre le mariage à ces sortes d'individus, c'est la contagion de la phthisie; mais cette contagion n'existe pas en France. M. *Fodéré* veut, il est vrai, qu'on interdise le mariage à ces malheureux, parce que, dit-il, la phthisie pulmonaire est très-certainement contagieuse pour l'époux le plus jeune. (Art. *Mariage*, Dictionnaire des sciences médicales.) Nous ne pensons pas que le professeur de Strasbourg soit fondé dans cette conclusion; car, comme le remarque l'immortel auteur de l'Auscultation médiate, on voit journellement toute une famille coucher dans une même chambre, le mari couchant avec sa femme; un de ces deux époux meurt phthisique, les autres n'en éprouvent aucune atteinte. M. le professeur *Fouquier*, dans le cours qu'il fait à cette Faculté, dit positivement que cette affection n'est pas contagieuse, et que le vulgaire a tort quand il croit qu'un des époux peut la communiquer à l'autre, parce qu'ils usent du même lit.

Le mariage a encore une heureuse influence sur un grand nombre d'autres maladies, comme, par exemple, sur le squirrhe de l'utérus. La grossesse, survenant, appelle vers cet organe durci les fluides qui le ramollissent; et après la délivrance la matrice, se dégorge très-facilement, et la guérison est assurée. Non-seulement le mariage, et de là la grossesse, guérissent le squirrhe utérin, mais encore ils en mettent la femme à l'abri; car, comme l'observe M. *Richerand*, cette affection n'était nulle part plus fréquente que chez ces vierges destinées au culte du Seigneur; et il n'est point rare de voir de vieilles filles, à l'âge critique, être prises de cancer utérin, comme si la nature se vengeait

de ce qu'elles ont dérogé à ses lois. Nous dirons, en passant, que les filles publiques éprouvent le même châtement pour les avoir profanées. La sainteté seule du mariage peut donc préserver de cette maladie, qui est peut-être la plus dégoûtante qui affecte l'espèce humaine. L'explication de ces deux faits, le squirrhe utérin attaquant presque également les vierges et les filles publiques, est très-simple : l'organe est irrité chez les unes par des coïts trop fréquens, et chez les autres par une privation absolue ; et nous savons, du reste, que toute irritation faible, mais permanente, ou très-souvent répétée, peut déterminer un squirrhe, et de là un cancer.

Les squirrhes des autres organes, comme ceux des voies digestives, peuvent être guéris ou au moins amendés par la grossesse, surtout celui des mamelles, organes qui ont une si grande corrélation avec l'utérus. La grossesse a encore une heureuse influence sur les polypes utérins. *Levet* cite des polypes utérins qui s'engageaient dans le vagin, et qui disparaissaient dans la grossesse. De plus, cette fonction quelquefois guérit, suivant l'avis de plusieurs médecins, des déplacements de l'utérus, comme déviations, prolapsus. *Chambon* cite un exemple d'ascite et d'anasarque guéris par la grossesse. *Lanzoni*, de Ferrare, rapporte qu'une jeune fille fut délivrée d'une fièvre intermittente, pour laquelle tous les secours avaient été inutiles, aussitôt son mariage, tant celui-ci change la manière d'être.

Nous ne passerons pas sous silence le conseil salutaire et judicieux que donna *M. Boyer* à une femme qui avait un décollement des muscles abdominaux et du péritoine, suite d'un abcès ; il lui conseilla de devenir enceinte, ce qui ayant eu lieu, la guérison, qui ne pouvait s'opérer, devint radicale. Le mode d'action de la grossesse est évident.

Nous ajouterons encore que les affections contagieuses, comme la peste, semblent respecter les femmes grosses ; on en voit bien des exemples dans les épidémies, et *Mauriceau* cite le fait merveilleux d'une femme qui, dans une épidémie de variole fut épargnée, tandis que l'enfant qu'elle portait dans son sein en fut affecté. Les

femmes , dans le mariage, trouvent aussi un puissant palliatif contre une foule de maladies, telles que celles des organes génitaux et du libertinage.

Enfin nous terminerons ce chapitre, par rappeler que cet état social est celui qui promet les plus longues années ; c'est ce qui résulte , en effet , des tables mortuaires du docteur *Haigarth*, des observations de *Sainclair*, *Hufeland* et de *Parcieux*. *M. Fodéré*, qui a fait la remarque, s'en rend compte par les secours mutuels que fournit l'amitié dans le mariage , par l'activité que nécessite une famille, par la préservation presque assurée des maux vénériens, et enfin par l'économie des suc prolifiques qui, a nécessairement lieu dans une situation, où la commodité et l'habitude font que les désirs sont rarement provoqués.

Jusqu'ici, nous n'avons parlé à peu près que des maladies des filles que le mariage peut guérir, et cela à dessein ; car les jeunes gens sont rarement affectés par sa privation, attendu la liberté de mœurs qu'ils se sont arrogée. Cependant si la sagesse d'un jeune homme produisait sur lui de fâcheux effets , tels que des palpitations , des cauchemars, des pollutions nocturnes, la douleur et l'inflammation des parties sexuelles, le priapisme, le satyriasis, etc. , comme cela a été vu chez des hommes qui , par motifs religieux, se vouaient à la continence, on devrait évidemment conseiller le mariage, et certainement il serait salutaire; il le serait encore chez un jeune homme adonné à l'acte destructeur de la masturbation, mais non encore trop affaibli.

De ce qui précède, il ne faudrait pas conclure que le mariage est le remède assuré de la chlorose, de l'hystérie, de la nymphomanie, etc. , une panacée en un mot ; ce serait certainement à tort, et nous ne le pensons nullement ; mais que le mariage peut être souvent efficace quand ces affections sont produites surtout par la continence, et qu'elles ne sont ni depuis long-temps, ni portées à un haut degré ; car alors il pourrait être plus nuisible qu'utile. Si ces affections étaient très-intenses, il faudrait, comme nous l'avons déjà dit, à l'oc-

casion de quelques-unes, commencer par essayer de les diminuer ; après quoi le médecin jugerait ce qu'il devrait faire.

Inconvéniens du mariage, et maladies qui doivent le faire proscrire.

Après avoir examiné les circonstances où le mariage peut être d'un heureux effet, nous allons nous occuper de celles où il doit être interdit, et des inconvéniens qu'il peut engendrer, lors même que les époux présentent assez de rapports entr'eux.

§ I^{er}. Pour que la santé des époux et des enfans soit la plus assurée possible, il est essentiel que les âges de l'homme et de la femme ne soient pas disproportionnés ; car que doit-on attendre de l'union d'un jeune et d'un vieux sujet, si ce n'est une race infirme et dégénérée ; delà une foule d'enfans rachitiques, phthisiques, d'une faiblesse extrême et périssant de bonne heure. Pour les époux eux-mêmes, ils sont exposés, par une union aussi contre-nature, à mille calamités. Une fille, qui se marie avant d'avoir acquis toute sa force, se sacrifie, pour ainsi dire ; bien que *Mauriceau* nous cite une femme qu'il accoucha à quinze ans très-heureusement, et qui jouit ensuite d'une très-bonne santé ; mais ce cas et quelques autres sont exceptionnels. N'est-il pas évident qu'une fille, mariée dès la puberté, ne pourra supporter les fonctions de mère et d'épouse, et périra très-jeune de phthisie, d'apoplexie, d'affections gastro-intestinales, ou sera affectée pendant toute sa vie de névroses, véritable martyre ? Ne voit-on pas dans le monde de ces funestes effets ? Des familles insensées se hâtent de marier leurs filles, souvent une fille unique, et l'immolent à leur impatience de voir leurs descendans. Que de telles gens sont condamnables !

D'un autre côté, ne faut-il pas qu'une femme qui a passé l'âge critique ait perdu la raison, pour épouser un homme dans la force de l'âge ! A combien de maladies utérines n'est-elle pas alors exposée ! Se livrant à des manœuvres hors de saison pour elle, l'utérus qui,

à vrai dire , n'existe plus que pour se reposer, s'irritera, et deviendra souvent alors squirrheux ou sujet à des écoulemens muqueux et sanguins. De plus, cette excitation, réagissant sur tout l'organisme, jettera cette imprudente dans le marasme, et la précipitera au tombeau.

Quant à l'homme, se mariant trop jeune ou trop vieux, il éprouve des accidens qui ne sont pas moins graves; trop jeune, avant que les années aient affermi son organisation, s'il n'y a pas grande surabondance de forces nutritives, il perd sa santé et devient souvent phthisique; trop vieux, quand les infirmités commencent à faire sentir le poids des années, il perd le peu de forces qui lui restent, et qui lui sont indispensables pour lutter contre les orages de la vieillesse. Plus d'un vieillard a été victime d'efforts amoureux au-dessus de sa puissance.

Une autre circonstance à éviter est le mariage en famille : la transmission des maladies est inévitable et a lieu indéfiniment. Cette raison a porté les législateurs à ne permettre le mariage dans les familles qu'à certain degré. Rien n'est plus avantageux, au contraire, que le croisement des races. « Le mélange des Tartares et des Mogols, dit *Pallas*, produit de superbes individus. » Le mulâtre, résultant du nègre et de l'Européen, suivant *M. de Humboldt* (*Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, t. 1, p. 130), est plus actif que le métis du blanc avec l'Américain. Mais l'alliance étrangère ne suffit pas pour assurer la santé; il faut encore éviter les sujets entachés de quelques défauts : car si deux phthisiques, par exemple, ou deux scrophuleux s'unissent, quels enfans auront-ils? Deux individus sans vice organique, mais de constitution très-grêle, feront-ils des géans et des Hercules? Il faut donc, autant que faire se peut, que les individus, dans leur union, cherchent à neutraliser leurs infirmités.

Un inconvénient assez grave du mariage, quand les sujets sont faibles, est de coucher ensemble : la transpiration du lit étant beaucoup augmentée, énerve les corps, surtout quand l'âge fait sentir son fardeau.

Il est encore une foule de maux que produit le mariage, et c'est

l'abus de ses plaisirs. On sait , en effet , que plus une chose est utile par un usage modéré , plus elle devient pernicieuse quand celui-ci dépasse les limites naturelles. Les jeunes mariés perdent quelquefois tout leur éclat peu de temps après leur union ; c'est qu'ils sont trop impatiens de jouissances ; souvent alors ils sont stériles. S'ils ne tempèrent pas leur ardeur indiscrete, des maux cruels les attendent, telles que les maladies des organes génito-urinaires, des gastrites chroniques, etc. *Pline*, le naturaliste, rapporte que *Cornélius Gallus*, ancien prêteur, et *Titus Ethérius*, chevalier romain, moururent à la suite de longs excès dans les plaisirs de *Vénus*. *Nauche* a vu, en 1808, un homme de trente-deux ans, qui avait éprouvé une hémiplegie à la suite de jouissances excessives. *M. Marjolin* (Leçons orales) a été consulté pour un jeune homme qui, aussitôt la première nuit de ses noces, fut pris d'une double amaurose que jamais on n'a pu guérir.

Le mariage n'est pas propre à un individu affecté d'anévrysme du cœur ou des gros vaisseaux, ni pour celui qui est prédisposé à l'apoplexie ; car leur sort pourrait être le même que celui de ce malheureux garçon d'amphithéâtre de la Charité, qui expira dans les bras d'une fille de *Vénus*.

Ces plaisirs ne sont point encore pour ces êtres sans force, que la moindre secousse met sur les dents et claquemure des mois entiers. Peuvent-ils penser à donner le feu vital, quand ils en manquent pour eux-mêmes ? S'ils ne périssent pas peu de temps après leur entrée dans cette nouvelle carrière, ils ne tardent pas à devenir tout à fait cacochymes, et à traîner une existence à charge à tout ceux qui les entourent, et à eux-mêmes.

L'épileptique, dont la cause de la maladie n'est pas la continence ne doit pas non plus songer à serrer les noeuds de l'hyménée : non-seulement il ne se guérira pas, selon toutes les probabilités, mais encore il aggravera sa position, et pourra communiquer, par frayeurs ou par imitation, ses affreux accidens à sa famille. De tels dons ne sont point sans exemple ; *M. Orfila* cite le suivant : une demoiselle de dix-neuf ans, très-bien portante et éperduement amoureuse, est saisie de

terreur en voyant son amant foudroyé par une attaque d'épilepsie. Le lendemain , elle éprouve un accès de cette maladie ; cet accès se renouvela tous les jours pendant dix-huit mois , et finit par céder à des saignées souvent réitérées. Au bout de six mois , la maladie recommence. Le savant professeur ignore ce qui est arrivé depuis.

§ II. Occupons-nous maintenant des vices physiques qui doivent faire proscrire le mariage , non-seulement pour la santé des époux , mais encore pour la bonne intelligence dans le ménage. Dans ce paragraphe se rangent tous les défauts de conformation , qui peuvent engager un individu , voulant se marier , à s'éclairer des lumières de l'art , pour savoir s'il y est apte , et même s'il n'y a pas pour lui quelque danger dans cet état social. Ainsi nous présenterons les différentes causes physiques de l'impuissance dans les deux sexes , et quelques autres maladies externes. Pour cela , nous suivrons la marche offerte par les médecins légistes : causes physiques apparentes et non apparentes de l'impuissance chez l'homme , et causes physiques apparentes de l'impuissance chez la femme.

Avant cependant de nous occuper de ces vices de conformation , nous exposerons les caractères de l'impuissance dans les deux sexes ; car si un homme de l'art était consulté sur les forces d'un sujet les présentant , il devrait au moins engager à différer le mariage , et à attendre que le physique se fût corrigé.

« Chez l'homme , les cheveux blonds , blancs et peu épais ; la figure imberbe , le teint pâle et décoloré , une chair mollassse et sans poils , la voix claire , aiguë et perçante , les yeux tristes et mornes , les formes arrondies , les épaules étroites , l'odeur aigre et fade de la transpiration , les testicules peu volumineux et comme flétris , pendans et sans fermeté ; gland ridé et peu sensible ; l'absence du système pileux aux parties génitales , l'apathie morale , la pusillanimité , la crainte au moindre mouvement.

« Chez la femme , parole lente , voix grêle , clitoris insensible et à peine apparent , cheveux d'un blond blafard , règles rares , pénil très-

peu garni, sein à peine développé, ayant l'aréole décoloré ». (*Marc.*, Dict. des sciences méd.)

Le premier vice de conformation chez l'homme, que nous étudierons, est l'absence de la verge; certes, un homme privé de cet organe ne devrait pas songer à épouser, à moins toutefois, comme l'observent les médecins légistes, qu'il fût encore muni d'une sorte de tubercule, capable de déposer le sperme dans les parties de la femme; alors la fécondation serait possible, puisque rien ne s'opposerait à ce que le liquide prolifique fût lancé jusqu'au col de l'utérus.

L'absence des testicules doit aussi faire défendre le mariage à l'homme, ou plutôt à l'individu ainsi disgracié. Il est, en effet, évident que l'organe sécréteur du sperme n'existant pas, le mariage d'un tel être serait stérile. Quand le médecin est chargé d'examiner un malheureux qu'on soupçonne d'être neutre, il faut qu'il prenne garde d'avoir affaire à un chrypsorchide (*κρυπτω*, je cache, *ορχις*, testicule.) Voici, du reste, les caractères principaux qui pourront lui faire reconnaître que les testicules existent : d'abord, il est possible qu'on sente les testicules près l'orifice des anneaux inguinaux; ce qui serait une présomption assez grande de leur existence. De plus, les chrypsorchides ont tous les caractères de la virilité; cependant quelquefois ils sont un peu efféminés. Les parties génitales sont aussi développées que chez les autres hommes, et leurs goûts amoureux coïncident avec la masculinité. Les individus, au contraire, qui n'ont pas de testicules, ont toute la constitution féminine; les seins sont développés, le pubis chargé de graisse, les parties génitales comme atrophiées, l'appétit vénérien nul, les passions paisibles, l'intelligence très-bornée; enfin tout en eux annonce un retard de la nature.

Un autre défaut, pour lequel le médecin interdira sagement le mariage, est l'extrophie de la vessie : le pénis dans ce cas, suivant nombreuses observations, est imperforé quand il existe, et quelquefois il n'en existe aucune trace; de plus, il paraît que les vésicules sémi-

nales peuvent manquer ; cependant si le pénis était creusé en gouttière, comme l'a vu *Chaussier*, et que l'éjaculation eût lieu, cet homme ne serait pas impuissant ; le médecin devrait encore détourner cet individu de prendre une compagne, car celle-ci s'en dégoûterait promptement, et la haine et la discorde viendraient troubler leur union.

Quels conseils donner à un individu affecté d'hypospadias ou d'épispadias ?

L'hypospadias n'est pas toujours une cause absolue d'impuissance. MM. *Roche* et *Samson* en distinguent trois espèces : la première est celle où l'urètre vient s'ouvrir à la base du gland. Ce cas ne doit pas nuire à la fécondation, suivant nous ; c'est aussi l'avis de M. *Roux* (Leçons orales) et de la plupart des auteurs ; quand bien même l'orifice serait dirigé directement en bas. MM. *Roche* et *Samson* pensent cependant qu'alors la fécondation serait en général impossible.

La seconde espèce est celle où l'urètre s'ouvre entre la base du gland et le scrotum, en avant de celui-ci. Dans cette espèce, il peut se présenter trois cas : le premier, c'est quand l'orifice de l'urètre est taillé obliquement de bas en haut et d'arrière en avant, et seulement aux dépens de la paroi inférieure, persistant, sous forme d'une bande, jusqu'au gland. Si cette bande supérieure est assez large, elle peut, dans le coït, en s'accollant avec la paroi du vagin, former la continuation du canal de l'urètre, et le sperme sera lancé jusqu'à la matrice. Mais secondement, si cette bande est étroite, elle ne peut plus alors produire cet effet, et l'individu est frappé d'impuissance irrémédiable, suivant les docteurs cités. Cependant nous pensons qu'un médecin ne devra pas défendre le mariage pour un tel hypospadias, car, quoique la semence soit dardée contre les parois du vagin, ne peut-elle pas être attirée plus haut, et être aspirée par une véritable succion : d'ailleurs, c'est l'opinion d'autorités prépondérantes, telles que *Morgagni*, *Sabatier*, qui lui-même était

affecté de ce vice de conformation ; MM. *Marc, Richerand*, etc. Il peut encore arriver, dans cette espèce d'hypospadias, que l'orifice urétral soit dirigé directement en bas, ce dont on pourra très-facilement s'assurer par le jet d'urine ou par un stylet ; alors, par une raison semblable, nous croyons que le mariage ne doit pas être défendu ; cependant, comme l'acte fécondant est gêné, il faudrait prévenir l'individu de sa position, en abandonnant la question à sa conscience.

La troisième espèce d'hypospadias est celle dans laquelle l'ouverture du canal est dans l'épaisseur même du scrotum. Cette infirmité est un obstacle évident à une copulation féconde, et l'homme ainsi affligé doit rester garçon.

En nous résumant, nous dirons que le médecin, interrogé par un sujet affecté d'hypospadias, qui veut se marier, s'il peut procréer, doit répondre affirmativement s'il est de la première espèce, ou, dans le premier cas de la seconde, négativement s'il est de la troisième espèce, et dubitativement s'il est dans les second et troisième cas de la seconde. D'ailleurs, il doit, avant de répondre, examiner s'il n'y a pas quelque moyen certain de guérison, ce qui, il est vrai, est fort rare ; ce n'est guère que dans le cas où le canal de l'urètre, se continuant jusqu'au gland en avant de l'ouverture anormale, est fermé par une membrane.

Nous devons dire des choses semblables touchant les épispadias : ils pourront se marier si l'ouverture de l'urètre n'est pas trop en arrière ; c'est, du moins, ce qui nous semble résulter des recherches des auteurs ; au reste, ce vice est bien plus rare que le précédent, car sur 132 difformités, observées sur 23,293 enfans, nés à la maison d'accouchement, de 1807 à 1812 (six années), il se trouva deux hypospadias et pas un épispadias.

La bifurcation du membre viril est certainement pour le médecin un cas d'opposition au mariage, quand elle est telle que l'introduction soit tout à fait impossible ; il en est de même d'une direction vicieuse de l'organe : si elle est, par exemple, adhérente au scrotum, et

qu'elle ne puisse pas s'ériger, le coït est évidemment empêché. Mais l'homme de l'art n'est, pour ainsi dire, jamais consulté pour des cas de ce genre, car les individus apprécient eux-mêmes leurs forces; aussi ne nous y arrêtons-nous pas. Nous dirons à peu près la même chose d'un homme qui a les deux testicules affectés de sarcocèles, car la douleur le prive de désirs amoureux; cependant s'il n'avait qu'un seul testicule engorgé, que lui répondre? Nous pensons qu'on devrait l'engager à attendre sa guérison; car, excitant les fonctions de l'organe malade par des pertes fréquentes, il augmenterait sa maladie.

Après avoir examiné les vices apparens de l'impuissance absolue de l'homme, cherchons les vices non apparens, et voyons s'ils peuvent faire exclure du mariage. Ces vices sont de deux sortes: vices organiques et absence d'énergie nerveuse. Les premiers peuvent consister dans une ossification des vésicules séminales ou des conduits éjaculateurs et dans leur engorgement, ainsi que dans celui de la prostate et du *verumontanum*; des cicatrices sur cette partie, qui dévient les orifices des conduits séminaux, et donnent alors au sperme une direction vicieuse; paralysie des muscles des cuisses et des lombes, et surtout celle des muscles érecteurs et éjaculateurs. Toutes ces affections sont très-obscurès à reconnaître, et le plus souvent impossible. Cela est fâcheux; car, certes, à un homme qui aurait une de ces altérations, le mariage devrait être défendu par son médecin. Cependant le sujet pourrait quelquefois s'apercevoir lui-même de son infirmité, si surtout les vésicules ou l'orifice de leurs canaux étaient pétrifiés; si cet homme avait eu des gonorrhées négligées, et qu'il éprouvât les mêmes accidens que celui dont parle *Lapeyronie*, on devrait soupçonner la même cause que chez ce malade, c'est-à-dire des cicatrices sur le *verumontanum*; alors, de lui-même, il devrait avoir assez de délicatesse pour ne pas détruire l'espérance d'une femme et même de toute une famille.

On pourrait donner le même conseil à ces hommes usés par les maladies, par l'âge, par les travaux, etc.; car, indépendamment

qu'ils manquent à la société , ils exposent leur santé , leur bonheur personnel. Mais je m'arrête ici , dans la crainte de me répéter ; car , dans une section ci-dessus , j'ai traité de ces inconvénients.

Passons donc maintenant aux vices physiques, qui doivent autoriser le médecin à défendre le mariage à une femme qui le consulte. D'abord, examinons les vices du bassin : le bassin d'une jeune fille peut être tellement altéré par le rachitis ou par quelque autre maladie , que ses parens ou elle-même consultent un médecin pour savoir si , en se mariant , elle ne s'expose pas à une mort certaine.

Pour procéder à l'examen du bassin, on fait déshabiller la jeune fille , en ne lui faisant conserver que le vêtement le plus léger possible , puis on palpe les différentes parties du bassin ; s'il est bien fait , les hanches sont médiocrement arrondies et égales , tant en hauteur qu'en largeur , présentant un écartement de neuf à dix poudes entre les épines supérieures et antérieures ; le pubis n'est ni trop aplati , ni trop convexe ; le sacrum est légèrement déprimé à la partie postérieure et supérieure ; le centre de cette dépression n'est éloigné de l'extrémité du coccyx que de quatre à cinq poudes.

Si, au contraire, le bassin est mal conformé, on trouvera des formes opposées ; ainsi les hanches sont inégalement arrondies et élevées , trop rapprochées ou trop écartées , plus larges , plus avancées ou plus reculées l'une que l'autre. Si le pubis est trop aplati et le sacrum trop enfoncé d'arrière en avant , le diamètre sacro-pubien est resserré ; si le pénil est de forme obtuse , et qu'en même temps une des aines soit déprimée , il est évident que le bassin n'est rétréci que d'un côté ; si la convexité du sacrum est trop grande , le petit bassin peut être trop évasé et ses diamètres trop petits ; si enfin la pointe du coccyx est trop recourbée en dedans ou trop déjetée en dehors , le diamètre coccy-pubien est trop étroit ou trop large.

Mais, quoique ces signes en apprennent beaucoup sur la possibilité ou la non-possibilité de l'accouchement , le médecin doit , pour pro-

noncer dans beaucoup de cas douteux, ne pas s'y borner. Il aura recours aux pelvimètres, et le plus commode pour les femmes est le compas d'épaisseur de *Baudelocque*.

Pour s'en servir, l'homme de l'art appliquera une des branches sur le mont de vénus, qu'il aura un peu déprimé avec le doigt pour écarter la graisse, et l'autre branche sur la symphyse sacro-vertébrale; si le bassin est dans l'état normal, il doit trouver un écartement de sept pouces environ; car en retranchant trois pour l'épaisseur du pubis et du sacrum, il reste quatre pouces; ce qui est le diamètre sacro-pubien. (Nous ne parlerons point des autres pelvimètres, car nous nous écarterions de notre sujet, qui est uniquement de faire voir les vices du bassin, qui doivent interdire le mariage.) Cependant, lors même qu'il ne trouverait pas cette largeur, le médecin ne devrait pas condamner cette fille au célibat; car la plupart des gens de l'art sont d'accord que la femme peut enfanter, sans danger, avec un bassin bien plus étroit. *Baudelocque*, par exemple, pense que l'accouchement n'est constamment impossible que quand le diamètre sacro-pubien est au-dessous de deux pouces et demi. M. *Desormeaux* dit qu'on a vu dans l'amphithéâtre de Solayrès, et dernièrement à la maison d'accouchement, l'expulsion d'un fœtus se faire naturellement à travers un bassin, qui n'offrait que deux pouces et demi dans son diamètre antéro-postérieur. (Dict. de médecine en 21 vol., 1821.) Mais ces fœtus étaient petits, et chez eux l'ossification des os de la tête était peu avancée. M. *Capuron* paraît se ranger de l'avis de *Baudelocque*. MM. *Orfila* et *Marc* croient qu'il n'est prudent de laisser marier une fille que quand chez elle le diamètre n'est pas au-dessous de trois pouces. Nous adopterons l'opinion de ces célèbres médecins légistes. En effet, l'heureuse issue des accouchemens qui se sont faits chez des femmes dont le bassin offrait un diamètre plus petit, n'a été due qu'à des circonstances fortuites, comme la petitesse du fœtus, et ne doit pas faire compromettre la vie des autres femmes.

Une fois le diamètre sacro-pubien connu, on peut se dispenser d'explorer les diamètres latéraux; car, comme l'observe M. *Capuron*, il

est assez rare que le bassin soit bien conformé d'avant en arrière, sans jouir des mêmes avantages en travers. Quant aux dimensions du détroit inférieur, elles sont faciles à reconnaître par la simple inspection, et sont rarement viciées au point de rendre l'accouchement impossible.

Cependant, pour être bien certain du bon état du bassin, pour s'assurer qu'il n'y a pas quelque vice interne, comme une exostose, il faudrait introduire dans les parties le doigt, qui peut aussi très-bien servir de pelvimètre, mais ce moyen est rarement praticable. D'ailleurs, les signes extérieurs et le diamètre sacro-pubien mesuré sont suffisans en général pour prononcer.

L'absence de la matrice est certainement un motif puissant pour défendre le mariage. Pour s'assurer de cette difformité, on s'appuiera sur le défaut des règles, sur ce que la femme n'a jamais éprouvé les symptômes qui annoncent cette rétention; et quand surtout le doigt et le *speculum uteri* ne découvriront rien, on ne pourra guère douter de la non-existence de cet organe. Bien que des auteurs pensent que ce vice de conformation ne puisse être prouvé pendant la vie, nous croyons que la femme qui offrirait les signes ci-dessus devrait être engagée à rester fille.

L'absence totale du vagin est encore un motif d'interdiction du lien conjugal, quand bien même la matrice répondrait au-dehors par le rectum, par l'abdomen ou par ailleurs. En effet, dans le premier cas, n'ayant aucun moyen d'établir cette voie naturelle, sans courir les risques de faire périr la femme, en blessant le péritoine ou d'autres organes, ce qui est l'avis de la plupart des chirurgiens, il est évident qu'il n'y a aucun moyen de fécondation. Dans le second cas, c'est-à-dire quand le vagin s'ouvre dans le rectum, la fécondation est certainement possible, comme on en cite des exemples, témoin cette Piémontaise, que le professeur *Rossi* accoucha au moyen d'incisions, et qui avoua que « son mari n'ayant pas trouvé ce qu'il désirait avait suivi une route opposée. » Mais de combien d'accidens le médecin ne se rendrait-il pas responsable, en laissant libre une

malheureuse de ce genre ; il doit au moins lui peindre tous les dangers qu'elle court.

De même l'imperforation incomplète du vagin est un obstacle au mariage , quand elle a lieu à la partie supérieure , mais non quand elle siège à la partie inférieure ; car alors l'opération est sans danger. Cependant si un chirurgien , après avoir mûrement examiné l'oblitération supérieure , ou celle qui peut se trouver vers le milieu du canal vulvo-utérin , réussit à rétablir les choses dans l'état normal , la conclusion est évidente.

Je ne parlerai point de la réunion des grandes et des petites lèvres, de la persistance et de la dureté de la membrane hymen, car ces vices sont très-facilement curables.

Mais nous ne passerons pas sous silence les fistules recto et vésicovaginales ; certes la fécondation n'est pas impossible , mais une femme aussi malheureusement affligée peut-elle penser à se marier, surtout si elle a la première maladie ? Le médecin doit au moins lui conseiller de se guérir auparavant, et alors , de là à la guérison , ses projets pourront , hélas ! s'oublier.

L'occlusion de la matrice et le défaut de cavité dans son intérieur sont encore deux vices qui doivent fixer notre attention. Le défaut de cavité est sans remède , et rend absolument stérile ; il sera reconnu à peu près comme l'absence de l'organe lui-même. La matrice peut cependant n'être que fermée par une membrane ; ou les lèvres de l'orifice de son col sont agglutinées , et rendent la fécondation impossible ; mais ce n'est qu'accidentellement , car on peut y remédier ; ainsi ces derniers vices ne sont donc pas un empêchement absolu au mariage. Dans le cas d'agglutination , il faut veiller de ne pas prendre pour ce vice de conformation une obliquité antérieure de l'utérus , qui autrefois induisait en erreur ; aussi cette infirmité est-elle plus rare , comme l'observe M. *Desormeaux* , qu'on ne l'a dit.

Il est évident qu'une femme qui aurait les deux ovaires affectés d'hydropisie bien constatée et avancée , devrait ne pas songer à se

marier; car que ferait-elle en ménage? Je dis les deux ovaires, car s'il n'y en avait qu'un seul affecté, l'autre pourrait produire des germes; la fécondation serait possible, et on en voit des exemples. Je dis encore l'hydropisie avancée, car, si elle l'était peu, l'ovaire pourrait n'être pas totalement altéré, et quelques ovules pourraient peut-être encore être attirées par la trompe; mais encore, dans ce cas, nous pensons que le médecin devrait engager la femme, quoique non-absolument stérile, à ne pas s'exposer à une grossesse qui peut-être lui serait funeste.

Quant au squirrhe de la matrice, il n'est point un obstacle absolu au mariage; car, comme nous l'avons déjà dit, la femme peut y trouver la guérison. Il n'en est pas de même du cancer ulcéré: certes, loin d'engager une femme affectée de cette terrible maladie, nous l'en détournerions si jamais elle y pensait, ce qui est déjà fort douteux; car le devoir conjugal lui causerait d'horribles douleurs et accélérerait sa perte.

Nous terminerons enfin notre travail par deux mots sur la conduite à tenir à l'égard des prétendus hermaphrodites: elle est en général assez facile; car, chez l'homme, on peut avoir affaire à une sorte d'hypospadias ou d'épispadias, ou à un individu sans verge, et nous avons indiqué ce que doit alors répondre l'homme de l'art consulté. Chez la femme, la grandeur du clitoris, les autres parties étant normales, est loin d'être un obstacle au mariage; mais s'il y avait extrophie de la vessie, vice dans la forme du vagin et dans la position de l'utérus, le lien conjugal ne devrait pas être serré. En un mot, en examinant la disposition et la forme des organes, et en s'appuyant sur les observations que nous avons faites plus haut, le médecin sera presque toujours en état de répondre aux questions des infirmes.

Ici finit la tâche que nous nous étions proposée pour satisfaire aux réglemens de l'École. Il reste certainement encore beaucoup de choses à dire sur ce vaste sujet, que nous n'avons fait qu'effleurer;

aussi n'avons-nous pas la vaine prétention de l'avoir épuisé; d'autres plus habiles s'en chargeront peut-être. Pour nous, nous n'avons seulement qu'essayé de rassembler, dans un cadre étroit, les principaux avantages et inconvéniens du mariage, et les causes médicales, qui devront le faire proscrire par le praticien. Avons-nous réussi? Dieu veuille que nous n'ayons pas totalement échoué!

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(edente PARISSET).

A morbo bellè comedenti nihil proficere corpus, malum est.
Sect. 2, aph. 31.

II.

Senes ut plurimum quidem juvenibus minùs ægrotant, quicum-
 que verò ipsis morbi fiunt diuturni, plerumque commoriuntur.
Ibid., aph. 39.

III.

Mutationes anni temporum maximè pariunt morbos; et in ipsis
 temporibus mutationes magnæ tùm frigoris tùm caloris, et cætera
 pro ratione eodem modo. *Sect. 3, aph. 1.*

IV.

Quibus in feбри ad dentes viscosa circumnascuntur, his febres
 fiunt vehementiores. *Sect. 4, aph. 54.*

V.

Si fluxui muliebri convulsio, et animi deliquium superveniunt,
 malum. *Sect. 5, aph. 56.*

VI.

Qualia etiam in his quæ per vesicam et in his quæ per alvum fiunt
 egestionibus, et in his quæ per carnes et sicubi alia naturæ viâ corpus
 exeat: si parùm, parvus morbus fit: si multùm magnus; si admo-
 dùm multùm, hoc ipsum lethale, *Sect. 7, aph. 79.*